

Les milieux universitaires québécois dans les relations sino-canadiennes. Le rôle des émotions dans les circulations transnationales (1968–1980)

Yuxi Liu

ShanghaiTech University

RÉSUMÉ

Cet article explore la dimension émotionnelle de l'engagement des universités québécoises dans les relations entre le Canada et la Chine populaire au cours des années 1960 et 1970. Il démontre comment ces institutions académiques ont créé un espace permettant à divers acteurs de s'engager dans des dialogues intellectuels, politiques, culturels et émotionnels avec la Chine, mais également d'exprimer certains sentiments liés à des transformations sociales plus larges.

ABSTRACT

This article explores the emotional dimension of Quebec universities' involvement in relations between Canada and the People's Republic of China during the 1960s and 1970s. It demonstrates how these academic institutions created a space allowing various actors to engage in intellectual, political, cultural, and emotional dialogues with China, while also enabling them to express sentiments related to broader social transformations.

Cet article explore le rôle des universités du Québec dans les relations internationales et bilatérales, en particulier avec la Chine, au cours des années 1960 et 1970. S'appuyant sur une combinaison d'archives, d'entretiens et d'études de cas, il cherche à démontrer comment ces institutions académiques ont créé un espace — une « zone de contact »¹ — permettant à différents acteurs de s'engager dans des dialogues intellectuels, politiques, culturels et émotionnels avec la Chine. En se concentrant sur des universités situées au Québec, cette étude n'a pas pour objet premier une analyse comparative des positions du Québec et du gouvernement fédéral canadien. Elle vise plutôt, à travers le cas québécois, à mettre en lumière divers aspects des relations universitaires sino-canadiennes, et plus particulièrement la part des émotions dans ces relations telles qu'elles se sont nouées via les milieux universitaires. Ce faisant, l'article souligne le rôle multidimensionnel des universités en tant qu'acteurs non

gouvernementaux dans les relations internationales. Il examine à la fois les interactions académiques, les programmes d'échange et les initiatives individuelles de professeurs et d'étudiants qui ont contribué à renforcer les relations sino-canadiennes. Ce fut le cas avec la création des programmes et des centres d'études chinoises dans les années 1930 et 1960 à l'Université McGill, qui ont été motivés par des élans émotionnels aussi bien qu'académiques ou stratégiques.

Cette recherche s'inscrit dans plusieurs débats historiques, qui prennent une actualité particulière dans le contexte contemporain de confrontation croissante entre l'Amérique du Nord et la Chine. Les récits historiques contemporains, souvent enfermés dans un cadre national, tendent en effet à présenter l'histoire moderne de la Chine comme une suite de retards et d'humiliations par des puissances occidentales. Dans la même perspective, les mouvements d'amitié avec la Chine² sont fréquemment perçus par des chercheurs occidentaux comme des instruments de propagande chinoise. Jusqu'à présent, les études sur ce sujet se sont concentrées principalement sur la *people-to-people diplomacy*³ (pin yin : *min jian wai jiao*), analysant comment le gouvernement chinois s'est servi de la notion d'« amitié » pour mobiliser des acteurs non étatiques et pour accroître son influence⁴. Ces travaux soulignent l'instrumentalisation de la dimension émotionnelle des zones de contact, comme les groupes d'amitié avec la Chine. La politologue Anne-Marie Brady, par exemple, affirme que le gouvernement chinois attribue, depuis 1949, le titre honorifique de « vieil ami du peuple chinois » aux personnalités influentes étrangères à des fins de propagande et de manœuvre diplomatique⁵. Dans cet esprit, les groupes d'amitié apparus au Canada dans les années 1960 et 1970 sont perçus comme des outils permettant au gouvernement chinois d'exercer une influence sur la population canadienne.

D'autre part, depuis quelques années, des cercles universitaires accordent une attention croissante à l'interaction entre politique et production de savoir, notamment dans le contexte de la guerre froide. Des travaux ont mis en lumière la manière dont le développement des China Studies aux États-Unis durant cette période fut traversé par des tensions structurelles entre impératifs académiques et logiques politiques — qu'il s'agisse de l'instrumentalisation de la recherche à des fins stratégiques, des contraintes pesant sur l'autonomie intellectuelle ou encore des débats éthiques relatifs à la collaboration avec les institutions gouvernementales⁶. Par comparaison, les recherches sur la Chine au Canada ont souvent été décrites comme plus « appliquées » — orientées vers une expertise pratique et des coopérations sur le terrain⁷.

À partir de sources inédites, cet article cherche ainsi, en prêtant une attention particulière aux émotions, à contribuer aux débats sur des thèmes tels que la diplomatie culturelle, la diplomatie universitaire⁸ et la diplomatie du peuple. L'originalité de cette contribution tient notamment au fait que les travaux sur la diplomatie du Québec à travers l'éducation se sont largement concentrés sur les relations entre le Québec et la France, et beaucoup moins sur d'autres parties du monde comme la Chine⁹.

Cet article démontre toutefois qu'un aspect personnel et privé, irréductible au seul calcul académique, politique ou économique, était à l'œuvre dans les itinéraires des individus impliqués dans les rapports entre le Québec et la Chine. Parmi les acteurs non étatiques importants dans les relations Québec-Chine, les militants des groupes

marxistes-léninistes semblent avoir été les plus engagés émotionnellement auprès de la Chine. Leurs émotions ont d'ailleurs été largement analysées, au point où l'historien David Milot a plaidé, en 2004, en faveur d'une recherche scientifique qui « saura aller plus loin qu'au niveau des regrets et des émotions » pour tirer des conclusions et des enseignements de cette période de l'histoire du Québec¹⁰. En revanche, la dimension émotionnelle de l'engagement d'autres acteurs non étatiques, comme les universitaires, n'a pas retenu l'attention des historiens.

Notre analyse s'inspire du concept d'« histoire partagée ». Développé par l'historien Xu Guoqi dans son ouvrage *Chinese and Americans: A Shared History*, il permet de mettre, dans cet ouvrage, l'accent sur les espoirs, les déceptions, les enthousiasmes et les frustrations communs aux peuples et aux sociétés de la Chine et des États-Unis. Xu souligne que son approche cherche à révéler les « areas of common ground, and the contributions of both Chinese and Americans to a shared historical experience », plutôt que de s'attarder sur les « cultural differences and confrontations, coming wars, the clash of civilizations, America's decline, or the collapse of China »¹¹.

Notre article s'appuie sur une méthodologie qualitative combinant l'analyse des archives personnelles et institutionnelles, notamment les correspondances personnelles de Paul T. K. Lin (dorénavant identifiées dans les notes comme les « Lin Papers ») et les rapports administratifs du Centre for East Asian Studies (CEAS) à l'Université McGill, ainsi que les témoignages oraux publiés par d'anciens étudiants et professeurs, en plus d'études comparatives avec d'autres modèles d'échanges universitaires en Amérique du Nord.

Contexte historique : les universités québécoises et la Chine

Avant les années 1960, les études chinoises au Canada étaient largement influencées par la sinologie européenne, une discipline axée sur l'histoire ancienne et les textes classiques. Ce modèle de recherche, introduit au Canada par des missionnaires et des universitaires européens, se concentrait principalement sur des thèmes archéologiques et linguistiques. Ce modèle a été réactualisé dans les années 1960 par des universités comme McGill, qui ont adopté une approche plus contemporaine et contextuelle des relations sino-canadiennes. Cette nouvelle perspective s'inspirait visiblement du développement de l'étude de la Chine contemporaine aux États-Unis¹².

Avant la création par l'Université McGill du premier programme d'études sur la Chine au Canada, les connaissances relatives à la Chine provenaient principalement de récits de missionnaires, de marchands, d'aventuriers ou de contacts directs ou indirects avec des communautés chinoises. Dès 1926, cependant, McGill a marqué un tournant en constituant la Gest Chinese Research Library, grâce aux efforts conjoints de l'industriel Guion Moore Gest (1864–1948) et d'un de ses proches collaborateurs, le capitaine Irvin Van Gorder Gillis (1875–1948), grand connaisseur des livres anciens chinois.

Guion Moore Gest, entrepreneur en construction et ingénieur, avait fondé en 1914, à New York, sa propre entreprise, la Gest Engineering Company. Atteint de glaucome, il a consulté de nombreux ophtalmologues occidentaux sans obtenir une

véritable amélioration de sa condition. Au cours d'un voyage d'affaires en Chine dans les années 1920, il a fait la rencontre d'Irvin Gorder Gillis, alors attaché militaire à l'ambassade des États-Unis à Pékin. Celui-ci lui a conseillé de recourir à la médecine chinoise. Les traitements ont effectivement soulagé ses troubles oculaires, ce qui a impressionné profondément Gest. Convaincu de l'intérêt de ces savoirs médicaux, il a chargé Gillis d'acquérir pour lui des ouvrages chinois anciens, notamment des traités consacrés aux maladies des yeux. C'est ainsi qu'a émergé, hors de Chine, l'un des plus remarquables ensembles de textes médicaux et classiques chinois.

Les relations privilégiées avec l'ancienne cour de Qing et divers cercles intellectuels et politiques chinois ont permis à Gest et Gillis de rassembler une collection exceptionnelle de textes chinois rares et précieux. Selon certaines estimations, cette bibliothèque serait même devenue la deuxième plus importante en études chinoises en Amérique du Nord, après celle de la Library of Congress, renforçant ainsi sa singularité et son importance dans le paysage académique américain¹³. En 1936, lorsque la bibliothèque a été transférée à l'Institute for Advanced Study de Princeton, dans l'État du New Jersey, elle comptait déjà plus de 100 000 volumes.

Pendant son mandat de *principal* de l'Université McGill (1919–1933), Arthur Currie (1875–1933) s'est intéressé de près à la bibliothèque Gest. Dans une lettre à Frederick Keppel, président de la Fondation Carnegie, Currie a déclaré qu'il pensait toujours que le meilleur usage à faire de cette bibliothèque serait qu'elle serve à développer l'intérêt envers la civilisation chinoise et la compréhension sino-canadienne, de sorte que les Canadiens puissent accéder à une civilisation qu'ils connaissaient encore très peu¹⁴. Currie était un ancien général décoré pendant la Première Guerre mondiale. Dans une lettre au secrétaire général de la Société des Nations à Genève, il s'est dit convaincu que, dans le contexte d'après-guerre, les connaissances universitaires sur d'autres pays, notamment la Chine, contribueraient à la paix internationale. D'un point de vue économique, Currie estimait, du reste, que le Canada et la Chine avaient le potentiel de développer leurs échanges commerciaux puisqu'ils étaient liés par l'océan Pacifique. C'est pourquoi le Canada devait, selon lui, se donner les moyens de connaître tous les aspects de la culture, de la langue, de l'économie et de la société chinoises.

En 1930, un département de chinois fut officiellement inauguré au sein de la Faculté des Arts et des Sciences de l'Université McGill. Il proposait une série de cours qui abordaient la langue, l'histoire, la géographie, la politique, les structures sociales, la philosophie, la religion, les arts et la culture de la Chine. Durant ses deux premières années d'existence, ce département a enregistré une centaine d'inscriptions. Toutefois, ni le département ni la bibliothèque dont il était issu n'ont survécu au décès de Currie, en 1933. Dès l'année suivante, le conseil d'administration de l'université a décidé de supprimer le département de chinois pour faire des économies et, deux ans plus tard, la bibliothèque Gest a fermé ses portes et a transféré l'ensemble de sa collection à Princeton pour qu'elle y soit entreposée¹⁵.

Outre l'Université McGill, les études chinoises orientées vers la sinologie d'inspiration européenne — c'est-à-dire centrées sur l'histoire culturelle de la Chine avec un accent sur le passé plutôt que sur le présent — se sont développées également

à l'Université de Toronto et, après la Seconde Guerre mondiale, à l'Université de Colombie-Britannique. Parmi ces institutions, le programme de l'Université de Toronto était le plus avancé et le mieux connu, en grande partie grâce à sa riche collection d'objets culturels chinois conservés au Musée royal de l'Ontario. En Colombie-Britannique, qui comprend une population d'origine chinoise significative, les efforts du jeune historien Ho Ping-ti (1917–2012) dans l'immédiat après-guerre ont joué un rôle essentiel. Formé à l'Université de Yenching à Pékin, Ho appartenait à la première génération d'intellectuels chinois qui se sont insérés durablement dans le milieu universitaire nord-américain. Ses recherches sur l'histoire sociale et économique de la Chine impériale, notamment sur les migrations internes et les transformations démographiques de longue durée, annonçaient déjà les grandes orientations de sa carrière internationale. À Vancouver, il ne se limitait pas à l'enseignement; en acquérant une bibliothèque à Macao (la collection P'u-pan), il a contribué à constituer une collection remarquable de livres en chinois, particulièrement axée sur la région de Lingnan, et à doter ainsi l'Université de Colombie-Britannique d'une base solide pour le développement de ses études asiatiques.

Les missionnaires protestants anglophones et leurs enfants, surnommés les « mish kids », ont également apporté leur expertise, leur expérience et des ressources importantes pour constituer un savoir savant sur la Chine au Canada. Dès les années 1950, des missionnaires¹⁶ protestants de retour au Canada, suivis par leurs descendants, ont formé un noyau influent au sein des universités et dans les cercles diplomatiques spécialisés sur la Chine. Chester Ronning (1894–1984), par exemple, né à Hebei dans une famille missionnaire, est devenu chargé d'affaires du Canada à Nanjing en 1949¹⁷. Par la suite, il a milité activement en faveur de la reconnaissance officielle de la République populaire de Chine (RPC) par le Canada. Parmi les autres figures marquantes de ce réseau, on peut citer Bishop White, James Endicott, ainsi que James et Arthur Menzies.

Au Québec francophone, la situation différait sensiblement de celle du Canada anglophone quant aux rapports avec la Chine. L'Église catholique, qui dominait largement la société québécoise jusqu'à la fin des années 1950, adoptait une approche nettement plus religieuse dans son rapport à la Chine. Les observations des missionnaires québécois en Chine étaient principalement relayées dans des publications religieuses. Celles-ci diffusaient à la fois une crainte vis-à-vis du communisme chinois et une compassion paternaliste envers les « petits Chinois »¹⁸. Cependant, de telles informations sur la Chine restaient sporadiques et n'étaient jamais systématiquement intégrées à un cadre scientifique universitaire, contrairement à ce qui s'observait en Ontario ou en Colombie-Britannique.

Malgré les liens commerciaux et missionnaires établis avec la Chine, le Canada n'a pas développé, hormis les initiatives éphémères que nous venons d'évoquer, d'intérêt universitaire soutenu ni de structure institutionnelle pérenne pour l'étude de ce pays à l'époque. Ce faible développement contrastait fortement avec la situation aux États-Unis, où les études chinoises occupaient une place importante, dès la période qui précédait immédiatement la Seconde Guerre mondiale, au sein des universités de la Ivy League, ainsi qu'à l'Université de Chicago, à Stanford et à l'Université de Californie à Berkeley¹⁹. Ces institutions sont devenues dans l'après-guerre des pôles

majeurs pour l'étude de la Chine contemporaine.

Après la Seconde Guerre mondiale, les dynamiques de la politique internationale et les priorités de sécurité des États-Unis ont exercé une influence déterminante sur l'essor des études chinoises en Amérique du Nord. En 1959, le *Joint Committee on Contemporary China* a été placé sous la tutelle du *Social Science Research Council*, la plus haute instance fédérale américaine en matière de recherche en sciences sociales²⁰. Ce comité donnait suite à l'adoption, en 1958, du *National Defense Education Act*, qui visait à renforcer l'apprentissage des langues vivantes et plus particulièrement des langues rares, dont le chinois, ainsi qu'à développer les *regional studies* dans les universités. Des subventions nationales permettaient la création, dans les universités, de centres d'études linguistiques et régionales, qui développaient par aires géographiques des programmes d'études sur le monde contemporain. C'est ainsi que les universités américaines ont développé leur documentation sur la Chine²¹. Pour sa part, le Canada ne partageait pas les mêmes préoccupations stratégiques, notamment en raison de son implication moindre dans la guerre civile chinoise (1927–1949) et de son approche plus distante vis-à-vis de la fondation de la RPC. La Chine et les politiques canadiennes à son égard restaient alors moins visibles, et les ressources universitaires consacrées à son étude demeuraient modestes par rapport à celles mobilisées aux États-Unis.

Dans le contexte de la guerre froide, les universitaires nord-américains spécialistes de la Chine étaient fréquemment soupçonnés d'être des porte-paroles du gouvernement chinois. Dès les débuts des études chinoises aux États-Unis dans les années 1950, les sinologues américains se trouvaient inextricablement liés à des enjeux politiques. Pendant la période du maccarthysme, diplomates et universitaires spécialisés sur la Chine étaient soumis à des enquêtes de commissions du Congrès²², certains étant accusés d'avoir « lost China »²³. Cette expression, devenue un véritable mot d'ordre politique, faisait référence à la victoire des communistes en 1949 et à l'échec de Washington d'empêcher la chute du régime nationaliste de Tchang Kaï-chek. Le débat sur la « perte de la Chine » divisait profondément l'opinion publique et la classe politique : pour certains, il s'agissait d'un revers géopolitique inévitable dans le contexte des guerres civiles et du nationalisme asiatique; pour d'autres, notamment les républicains conservateurs, il résultait directement de la faiblesse, voire de la complaisance, de l'administration Truman et de ses conseillers. Dans ce climat de suspicion, des institutions de recherche étaient également visées par des enquêtes répétées, souvent basées sur des amalgames douteux²⁴. Il convient de souligner que cette controverse ne restait pas confinée aux États-Unis : elle résonnait aussi au Québec et au Canada, où certains universitaires et acteurs sociaux engagés dans les relations sino-canadiennes devaient composer avec les mêmes accusations implicites, comme le montrent les cas étudiés ci-dessous.

L'évolution de la guerre froide joua un rôle central dans le développement des études chinoises contemporaines. Dans un monde divisé en blocs idéologiques concurrents, le gouvernement américain considéra crucial de renforcer la connaissance des régions stratégiques susceptibles d'affecter ses intérêts géopolitiques, et consacra des fonds fédéraux au développement des *area studies*. Les fondations Rockefeller et Carnegie investissaient également dans les sciences sociales, notamment au Québec, qui était

très mal connu aux États-Unis, afin de l'intégrer aux réseaux occidentaux et américains et de pacifier les velléités d'autonomie politique québécoises²⁵.

Au début des années 1960, le Canada était considéré par le gouvernement chinois comme un « laquais de l'impérialisme américain », une expression fréquemment employée par le PCC dans le *Quotidien du Peuple*. En même temps, ce journal maintenait une distinction entre l'État canadien et le peuple canadien. Cela s'inscrivait dans une radicalisation de la politique étrangère de la Chine, qui se manifestait d'au moins trois manières. Premièrement, la Chine se considérait comme le centre de la révolution mondiale et brandissait l'étendard de la révolution anti-impérialiste complète et sans compromis. Elle s'en prenait ainsi au Parti communiste soviétique, qui prônait la « transition pacifique », la « coexistence pacifique » et « la concurrence pacifique ». La Chine dénonçait la Russie soviétique comme révisionniste, allant jusqu'à en faire la cible de son combat, au même titre que « l'empire américain »²⁶. Deuxièmement, le gouvernement chinois mettait en pratique l'idée de révolution anti-impérialiste en soutenant directement des mouvements révolutionnaires dans le Tiers-Monde ainsi que des partis communistes voisins, les encourageant à recourir à la lutte armée. Pékin rejetait en revanche les stratégies fondées sur la « voie parlementaire » ou sur la participation à des gouvernements de coalition, jugées comme des compromissions avec l'impérialisme américain. Enfin, l'application du concept de révolution anti-impérialiste dans les relations extérieures de la Chine a entraîné une stagnation presque totale et de graves revers dans le travail diplomatique chinois pendant plusieurs années. Ainsi, de 1949 à 1959, 36 pays ont établi des relations diplomatiques avec la Chine, tandis que ce nombre a grimpé à 70 pays de 1970 à 1980. En comparaison, seuls 17 pays ont fait de même entre 1960 et 1969²⁷.

La figure du docteur Norman Bethune, célèbre médecin canadien mort en Chine en 1939, jouait alors un rôle important dans les rapports infra-étatiques entre la Chine et le Canada. Dès 1960, sur ordre direct de Mao Zedong, une troupe d'opéra de Pékin en tournée au Canada a proposé de donner une représentation spéciale à l'hôpital Royal Victoria en l'honneur de Bethune. Plus qu'un simple hommage, l'événement a inauguré un programme informel d'échanges entre le Collège de médecine de Pékin et l'Université McGill. Initiative unique en son genre, elle a échappé à la tutelle du gouvernement fédéral canadien, permettant à des acteurs non étatiques — principalement des universitaires — de créer des passerelles inédites avec la Chine au moment où les contacts officiels demeuraient limités. Plusieurs professeurs de médecine de McGill ont ainsi eu l'occasion de séjourner en Chine pour des périodes allant d'un mois à une année.

Dans les années 1960, pour la majorité des Chinois, le Canada était surtout associé au nom de Bethune. L'essai de Mao Zedong, « Ji nian Bai Qiu'en (In Memory of Bethune) »²⁸, était en effet un texte obligatoire lors des discussions politiques de groupe. Le biochimiste de McGill, K.A.C. Elliott, qui a visité la Chine en 1964 avec son épouse, témoignait que les Chinois exprimaient constamment leur gratitude particulière envers les hôtes venus du « pays natal de Bethune »²⁹. Plus largement, les visiteurs canadiens étaient traités avec une amitié et un respect singulier, précisément parce qu'ils incarnaient la mémoire de Bethune.

L'Université McGill a profité de ce programme d'échange pour acquérir une position privilégiée par rapport à d'autres établissements canadiens. Mais au-delà de McGill, les universitaires canadiens en général bénéficiaient d'un statut plus favorable que leurs homologues américains. Comme le rappelle le sinologue canadien B. Michael Frolic :

Unlike the Americans who only could gaze longingly at China from across the border in Hong Kong, Canadians had been travelling to the PRC in the sixties and early seventies, long before U.S. President Richard M. Nixon's 1972 visit. In my case, I had been to China in 1965 and 1971, and over a dozen other Canadians scholars had similar experiences³⁰.

Même au début des années 1970, ce privilège restait notable. Graham E. Johnson, sociologue et sinologue, se souvient : « Elizabeth Johnson and I were given access to the Pearl River delta region of Guangdong province in 1973. Conditions for fieldwork, for a variety of reasons, were far from ideal. It was, however, an access that had been impossible up to that time. »³¹

Durant les années 1960 et au début des années 1970, les mots « Canada » et « Bethune » fonctionnaient comme de véritables mots de passe pour les visiteurs canadiens en Chine. Ainsi, à la fin de 1966, trois médecins canadiens et leurs épouses, empêchés d'accéder au Palais d'été de Pékin en raison de la foule de gardes rouges et d'étudiants, ont pu passer dès que leurs interprètes ont indiqué qu'ils venaient de la patrie de Bethune³².

Comment, dès lors, interpréter l'héritage de Bethune dans les relations sino-canadiennes ? Dans les années 1970, des hôtes chinois ont déclaré que la délégation médicale canadienne en visite avait « brandi la bannière de Bethune »³³ pour appeler à un élargissement des échanges dans le domaine de l'enseignement médical entre les deux pays. Sur le plan diplomatique, la mémoire de Bethune constituait un outil commode : son appartenance au Parti communiste canadien permettait à Mao de le présenter comme le représentant d'une force progressiste susceptible d'être unie au peuple chinois, tandis que pour le Canada, il devenait une figure médiatrice apte à ouvrir un espace de dialogue en dehors des circuits officiels.

Toutefois, réduire Bethune à ce seul rôle instrumental serait occulter une autre dimension essentielle : l'investissement émotionnel et universaliste qu'il suscitait. Des individus ordinaires, tant canadiens que chinois, et qui n'étaient pas forcément liés à l'idéologie communiste, éprouaient une admiration sincère et une reconnaissance profonde envers Bethune. En 1972, une délégation de médecins chinois en tournée au Canada tient sa conférence de presse finale à Ottawa. À cette occasion, le chef de délégation, le Dr Wu, évoque d'emblée la figure du Dr Norman Bethune, déclarant : « We regard him not only as a ribbon of friendship between our peoples but also as a model for the practitioners of medicine. » Si le reste de la conférence se concentre sur des questions techniques de santé, c'est après, dans le bus qui les ramène à leur hôtel, que l'attachement sincère des médecins à Bethune se révèle pleinement. Consternés par l'ignorance d'un journaliste canadien quant à la vie de Bethune, ils s'attroupent

autour de lui, visiblement émus et déterminés à lui raconter son histoire. Cet épisode, rapporté par le *Canadian Press* sous le titre « Chinese doctors put Bethune first³⁴ », illustre de façon vivante et personnelle la place qu'occupe encore Bethune dans la mémoire affective de nombreux Chinois — non comme une simple icône officielle, mais comme un héritage vivant et partagé.

Au Canada, le médecin et politicien québécois Denis Lazure, sensible aux mutations de la médecine et aux enjeux sociaux, voyait en lui un modèle d'engagement civique et humanitaire³⁵. À McGill, le Bethune Memorial Committee, composé d'amis, de collègues et d'admirateurs, entretenait cette mémoire avec une tonalité affective forte, exprimant à la fois fidélité, gratitude et inspiration³⁶. Pour ses membres, resserrer les liens avec la Chine constituait une manière d'honorer Bethune, et non l'inverse³⁷. En Chine également, les monuments, les récits et les cérémonies à sa mémoire n'étaient pas seulement des instruments de propagande : ils représentaient aussi, pour beaucoup, un hommage sincère à un étranger qui avait consacré sa vie aux malades et aux soldats.

Cette double dimension — diplomatique et émotionnelle — se manifestait de manière particulièrement claire dans les initiatives du docteur K.A.C. Elliott. À son retour de Chine, en 1964, il a entrepris de structurer un programme d'études chinoises à McGill. Son engagement, nourri par une admiration sincère pour l'esprit internationaliste de Bethune, a contribué à la création du Centre for East Asian Studies (CEAS) en 1968³⁸. Devenu président d'honneur du Bethune Memorial Committee, Elliott, ainsi que Hazen Sise, son président, a utilisé la figure de Bethune pour convaincre les autorités canadiennes de soutenir des échanges universitaires. En janvier 1972, le premier ministre Pierre Elliott Trudeau a répondu favorablement à leurs démarches : « I am very much in favour of the Committee's project to develop an exchange programme of the kind you suggest. Do you have in mind that, if successful, this venture would eventually include Spain as well as the PRC? »³⁹ Elliott a décliné poliment cette suggestion, précisant qu'il ne voyait pas l'utilité d'élargir l'initiative à l'Espagne : pour lui, l'essentiel était bien de resserrer les liens avec la Chine.

Ainsi, l'admiration pour Bethune n'était pas seulement un sentiment diffus partagé par des individus ordinaires : elle nourrissait aussi des projets concrets portés par des universitaires et des praticiens de la santé, en dehors des circuits gouvernementaux. L'émotion et l'instrumentalisation ne s'excluaient pas mais se renforçaient mutuellement : la mémoire de Bethune, à la fois vecteur de reconnaissance sincère et ressource symbolique, devint un moteur d'échanges transnationaux entre la Chine et le Canada.

La fondation du CEAS et l'influence de Paul Lin

Au Canada, le manque d'intérêt universitaire envers la Chine a commencé à se transformer dans les années 1960, surtout grâce à l'impulsion donnée par des chercheurs individuels formés à l'étranger qui rejoignaient les universités canadiennes, apportant un élan institutionnel et une expertise nouvelle. Dans ce contexte, les études chinoises ont connu un essor restreint à l'Université McGill et, dans une moindre

mesure, dans les universités francophones, grâce à l'initiative de quelques professeurs, plutôt qu'à un engagement marqué de la part des universités, des autorités provinciales ou du gouvernement fédéral. Ce développement marquait le passage d'un savoir sur la Chine principalement façonné jusque-là par le clergé catholique, vers une approche plus académique et laïque, autrement dit, une compréhension sécularisée de la Chine. Celle-ci consistait à inscrire la Chine dans des cadres universitaires interdisciplinaires et critiques.

Recruté dès 1965 sur la recommandation de William Holland, Paul Lin, de retour au Canada après un séjour de quinze ans en Chine, a rejoint dans ce contexte le département d'histoire de McGill comme professeur adjoint. Né à Vancouver, Lin était parti pour la Chine en 1949 après avoir étudié à Harvard. Pendant son séjour à Pékin, il avait participé activement aux efforts révolutionnaires. En tant que directeur du CEAS jusqu'en 1982, Lin a apporté des ressources cruciales au Québec en matière d'études chinoises. Ses relations avec les hauts dirigeants politiques, tant chinois que canadiens, ont été déterminantes pour les discussions sur la normalisation des relations entre les deux pays et ont facilité la conclusion d'accords universitaires et culturels⁴⁰.

À l'Université McGill, Lin a réuni des membres du corps professoral au sein du CEAS pour étudier divers aspects de la Chine contemporaine. Le Department of East Asian Languages and Literatures (DEALL), créé la même année, est devenu une plate-forme essentielle pour l'enseignement du chinois et des langues asiatiques. Le succès de ces initiatives se mesurait à l'enthousiasme croissant des étudiants : comme le notait Lin lui-même, pas moins de 339 étudiants étaient inscrits à 15 cours portant sur l'Asie de l'Est dans différentes disciplines⁴¹. L'offre couvrait un spectre particulièrement large — histoire, économie, sciences politiques, philosophie comparée, sans oublier l'enseignement de la langue et de la littérature chinoises — permettant ainsi aux étudiants d'acquérir une compréhension interdisciplinaire du monde chinois et est-asiatique. Ces cours répondaient non seulement à une demande académique en expansion, mais ils ouvraient aussi de nouvelles perspectives professionnelles et intellectuelles aux étudiants, qu'il s'agisse de poursuivre des études supérieures, d'accéder à des carrières dans la diplomatie, le journalisme, ou encore d'enrichir leur formation générale par une meilleure connaissance des transformations de l'Asie contemporaine.

Les instances de recherche et d'enseignement, telles que le CEAS et le DEALL, ont aussi créé un « espace Chine » qui servait de centre d'information non seulement pour l'Université McGill, mais également pour d'autres universités comme l'Université de Montréal et l'Université Laval, ainsi que pour la société québécoise plus généralement. Cet espace se distinguait du département de chinois qu'avait eu McGill dans les années 1920 par son engagement à explorer à la fois les dynamiques historiques et les réalités sociales et politiques de la Chine contemporaine. Les universitaires disposaient d'espaces de discussion, tandis que les étudiants acquéraient des compétences et des savoirs spécialisés. Cet « espace Chine » se caractérisait par une forte implication émotionnelle des participants. Pour certains étudiants, leurs études au CEAS et au DEALL représentaient une opportunité unique d'explorer une civilisation différente tout en réfléchissant à leur propre identité culturelle et sociale.

En 1970, Paul Brennan suivait un cours d'histoire de l'Asie de l'Est au Loyola College, aujourd'hui intégré à l'Université Concordia, lorsqu'un jeune membre de la faculté lui parla d'un nouveau professeur qui enseignait d'une manière informée et inspirante. Fort de cet encouragement, il s'est inscrit à l'un des cours de Paul Lin sur l'histoire de la Chine moderne. Sa vie, a-t-il écrit, « *changed direction* ». Selon Brennan, Paul Lin était un « *strong advocate of studying China in terms of the history and aspirations of its people* »⁴². Dans la perspective de Lin, la Chine représentait un cas d'indépendance nationale réussie, c'est-à-dire l'expérience d'un peuple libéré de la domination coloniale occidentale et parvenu, par la révolution, à l'autodétermination nationale⁴³.

Les cours, les conférences et les correspondances de Lin soulignaient combien il jugeait important de replacer la Chine moderne dans une histoire de longue durée. Il encourageait ses étudiants à réfléchir non seulement aux traditions révolutionnaires — républicaines et communistes — mais aussi aux héritages plus anciens issus de la culture et de la philosophie chinoises classiques. Selon lui, la voie particulière empruntée par la Chine vers l'indépendance nationale, le socialisme et la modernité ne pouvait être comprise qu'en tenant compte de ces continuités. Brennan se souvient : « *I still remember him saying, "the weight of 2,000 years of well-maintained tradition combined with the brutal awakening by the violent incursion of most of the Western powers who carved China up, had unleashed powerful popular resentment and forces that would be difficult to quell and would take a long time to play out."* »⁴⁴ Dans un document intitulé « *Examination and map test of November 1968* », Lin demandait par exemple aux étudiants de répondre aux questions suivantes : « *What factors in early Chinese society may have favored the rise of authoritarianism in government? [...] Can you trace the growth of authoritarian elements in Chinese classical philosophy?* »⁴⁵

John Price, professeur d'histoire à l'Université de Victoria, a connu le couple Lin lorsqu'il étudiait à McGill au début des années 1970. Il se souvient : « *Paul était un orateur né. On pouvait l'écouter pendant des heures. Charmant et cultivé, il avait beaucoup d'amis et d'admirateurs qui soutenaient son idée* »⁴⁶. Paul Brennan témoigne dans le même sens : « *Listening to Paul lecture about China in McGill in 1971, to packed classrooms full of attentive students, was a mixture of history lesson, personal témoignage, and inspirational speaker session* ». Il rappelle que la Chine était très peu connue en Occident à cette époque et qu'elle était peinte de façon soit « *diabolically black* », soit « *idealistically white* ». Pour un groupe de « *young idealists looking for something to believe in and fight for* », ajoute-t-il, « *the attraction [of China] was great* ». Le talent de Lin en tant qu'enseignant consistait à répondre « *to that growing interest with a mixture of essential historical context and personal interpretation on the relevance of the past to the present realities of a rapidly changing China* »⁴⁷.

Ce qui ressort des cours, des conférences et des discours publics de Paul Lin est en somme une grande affection pour la culture et la nation chinoises, un attachement qu'il n'a jamais cherché à dissimuler. Lui-même racontait :

I grew up in the 1920s and 1930s always aware of China's political struggles, especially in the face of ongoing Japanese aggression that the Western powers tended to ignore, if not abet. Father and his friends followed events in China closely, having long supported the revolutionary party of Sun Yat-sen, who had visited Vancouver in 1897 and 1911 to raise funds.

La guerre sino-japonaise, déclenchée par l'invasion de 1937, constitua pour lui un tournant décisif. Profondément bouleversé par les atrocités commises par l'armée japonaise contre la population chinoise, il choisit de s'exprimer publiquement sur ces enjeux. En janvier 1938, alors que l'inquiétude grandissait au Canada devant l'agression simultanée de l'Allemagne et du Japon, plusieurs associations locales — les Rotary clubs de Vernon et de Kelowna, ainsi que la Parent Teacher Association d'Armstrong — l'invitèrent à donner une conférence sur le conflit sino-japonais. C'est à cette occasion, à l'âge de dix-huit ans, que Lin prononça son premier discours public, déclarant avec force : « I am proud to be a Canadian — enjoying liberty of thought, of speech, of conscience — and I am proud to be a Chinese — belonging to a civilization venerable with five thousand years of glorious traditions »⁴⁸.

Cet engagement précoce fut le prélude à une attitude constante dans son parcours intellectuel et public : la conviction que la compréhension de la Chine moderne ne pouvait se faire qu'en tenant compte de son histoire longue et de ses souffrances récentes. Près de trente ans plus tard, dans un discours de 1967, Lin exprimait encore cette même conviction, teintée d'émotion :

Chinese people are likely to look back on their own bitter history of the past century — and of the past two decades — and to claim, in the full righteousness of historical truth: It's we who have what they want, and what's more, they've taken it. It follows that if any settlement is to be made, it must be based on justice and equality. It is not for the victim to make concessions, but for the predator to first undo his misdeeds⁴⁹.

Le chemin emprunté par Paul Lin pour comprendre et enseigner la Chine populaire s'inscrivait dans un contexte international marqué par la décolonisation. Celle-ci s'est déployée principalement dans les années 1950 et 1960, notamment en Afrique et en Asie, et a nourri au sein des universités occidentales un intérêt pour les trajectoires nationales en dehors des modèles occidentaux. Sa vision était partagée par son collègue Samuel Noumoff (souvent appelé « Sam » par ses collègues et ses étudiants), professeur de science politique, marxiste déclaré et membre du CEAS. Son ancien étudiant James Putzel se souvient que, pour nombre d'étudiants de McGill dans les années 1960 et 1970, Sam et Paul furent les enseignants qui les avaient « initiés à l'histoire de la révolution chinoise »⁵⁰. Comme Lin, Noumoff considérait que les progrès réalisés en Chine dans les années 1950 et 1960, bien qu'inachevés, constituaient un cheminement historique vers une société plus démocratique, mais construite « on its own terms », c'est-à-dire selon ses propres conditions et par les efforts du peuple chinois lui-même. Dans le Québec des années 1960 et 1970, les propos de Lin résonnaient

particulièrement auprès d'une jeunesse sensible aux idéaux de libération nationale et aux échos du tiers-mondisme. Dans les années 1960 et 1970, les propos de Lin séduisaient ainsi un auditoire québécois dont une part, particulièrement chez les jeunes, aspirait à la libération nationale.

Les liens étroits que Lin entretenait avec des dignitaires chinois, canadiens et américains lui ont toutefois valu des critiques, de l'hostilité et de la suspicion, tant de son vivant qu'après sa mort⁵¹. Jonathan Manthorpe, dans *Claws of the Panda: Beijing's Campaign of Influence and Intimidation in Canada*, reprend sans nuance l'image d'un Lin présenté comme un agent d'influence de Pékin : il relate, par exemple, un incident survenu en 1969 à Seattle, au cours duquel Lin fut extrait de la zone de transit, fouillé par les douanes américaines, et soupçonné de transporter des fonds destinés à financer des activités pro-Pékin au Canada. Aux yeux de Manthorpe, comme de certains agents de la CIA qu'il cite, ce type d'épisode confirmait le rôle d'intermédiaire clandestin joué par Lin pour le compte de la Chine communiste. Or, cette lecture s'oppose radicalement à celle proposée par ses anciens étudiants et collègues, qui insistent au contraire sur son rôle d'intellectuel engagé, soucieux de favoriser le dialogue sino-canadien et de valoriser la culture chinoise. Le contraste entre ces deux portraits souligne combien la figure de Lin a été prise dans les logiques concurrentes de la guerre froide : d'un côté, la tendance à assimiler toute proximité avec la Chine populaire à une forme d'allégeance idéologique, voire d'espionnage; de l'autre, la reconnaissance d'un projet intellectuel et pédagogique cherchant à inscrire la modernité chinoise dans une histoire longue et à élargir les horizons de ses étudiants.

Paul Brennan : devenir « ami de la Chine »

Paul Brennan illustre bien son affirmation selon laquelle sa vie a pris une nouvelle direction lorsqu'il a suivi un cours d'histoire de Paul Lin en 1970. Après l'obtention de son baccalauréat, Paul Brennan a poursuivi ses études avec une maîtrise en étude de l'Asie de l'Est à l'Université McGill, sous la direction de Paul Lin. En tant qu'assistant d'enseignement de ce dernier, Brennan observait et assimilait les méthodes de son mentor, se préparant à prendre en charge des cours sur la Chine en l'absence de Lin, notamment lors de ses déplacements. De plus, avec Neil Burton, Brennan a contribué à l'organisation du premier voyage en Chine d'étudiants canadiens depuis le début de la Révolution culturelle (1966–1976). Pour la plupart d'entre eux, il s'agissait de leur première rencontre « with China, with Asian culture, with stark poverty, with the challenges of rural areas emerging from feudalism, with a political structure and movements and counter-movements in China »⁵². Durant ce voyage, Brennan et Burton ont été informés qu'ils pouvaient postuler à un nouveau programme de bourse, créé dans la foulée de la normalisation des relations diplomatiques sino-canadiennes en 1970. En effet, le Canada et la Chine avaient convenu de lancer un programme d'échanges universitaires pour permettre aux étudiants de chacun des deux pays d'en apprendre davantage sur l'autre afin de faciliter les relations bilatérales. Dans le cadre de ce programme, administré du côté canadien par l'Association des universités et collèges du Canada, Paul Brennan est parti en automne 1973

pour un séjour de deux ans en Chine⁵³. Au cours de sa première année en Chine, Brennan s'est consacré à l'apprentissage de la langue chinoise à l'Institut des langues de Pékin. Pendant sa deuxième année, il a approfondi ses études sur l'histoire moderne à l'Université de Pékin. Dans le cadre de sa recherche de maîtrise portant sur la Grève des cheminots de Jingshan de 1923⁵⁴, il a mené des entretiens avec cinq cheminots retraités qui y avaient participé activement. Selon lui, cette enquête orale fut une expérience fascinante, comme il l'a écrit dans un texte commémoratif dédié à son mentor : « based on the lessons I had learned from Paul »⁵⁵.

À son retour au Canada en 1975, Brennan a commencé à enseigner l'histoire moderne de l'Asie de l'Est à l'Université du Québec à Montréal et au Collège de Rosemont. Il attribuait ses succès en tant qu'enseignant aux leçons tirées de son observation des méthodes de Paul Lin au début des années 1970. Parallèlement, il s'est investi dans le développement des relations d'amitié avec la Chine, d'abord au sein de la Société Canada-Chine, puis dans la Fédération des associations d'amitié Canada-Chine. Brennan travaillait également comme interprète trilingue (anglais-français-chinois) pour Hydro-Québec, ainsi que pour d'autres organismes gouvernementaux, notamment l'Association des collèges communautaires du Canada. Entre 1983 et 1990, Brennan a dirigé l'un des quatre premiers programmes majeurs de coopération sino-canadienne : le Programme Canada-Chine de développement des ressources humaines. Ce projet permettait chaque année à une centaine de cadres et spécialistes chinois de suivre une formation pratique et des stages au Canada, favorisant ainsi de nombreux partenariats. Plus tard, dans les années 2010, il a pris en charge le volet canadien du programme VELT (Voices for Emerging Leadership Training), organisé en collaboration avec l'association chinoise des échanges internationaux en éducation (CEAIE). Dans ce cadre, une vingtaine de dirigeants d'institutions chinoises de technologie bénéficiaient d'une formation en leadership au Canada, comprenant plus de deux semaines d'observation sur place.

Par ces différentes activités, Brennan s'inscrivait dans la continuité de la philosophie et des objectifs de Lin : promouvoir la compréhension de la Chine au sein de la société canadienne, diffuser des connaissances sur ce pays et participer à des projets de coopération gouvernementale⁵⁶.

Conclusion : vers une compréhension nuancée

Comme cet article l'a montré, les universités du Québec ont agi comme des « zones de contact » entre le Canada et la Chine dans les années 1960 et 1970, où les étudiants, les professeurs et les acteurs issus d'autres milieux sociaux pouvaient échanger des idées et des expériences. Ces espaces émotionnels et intellectuels ont permis d'établir des liens profonds entre les participants et la Chine, créant un terrain fertile pour des interactions transnationales. Le rôle joué par l'Université McGill, par l'Université Laval et par l'Université de Montréal dans les relations sino-canadiennes dans les années 1960 et 1970 peut ainsi être interprété en fonction d'une « histoire partagée ».

Les acteurs qui ont pris part à cette histoire peuvent être, de façon simplifiée, classés en deux catégories. Le premier groupe est composé d'hommes d'affaires qui

souhaitaient profiter de l'établissement de relations avec la Chine⁵⁷, et d'étudiants qui souhaitaient développer leur carrière en obtenant un diplôme dans le domaine des études chinoises et en effectuant un séjour d'études en Chine. Le deuxième groupe, sur lequel s'est concentré cet article, tentait pour sa part d'atteindre un certain degré d'affirmation individuelle ou collective en établissant des relations avec la Chine. Pour ce deuxième type de personnes, souvent négligé dans les recherches sur les relations sino-canadiennes, la Chine n'était pas seulement un objet d'étude, mais elle incarnait un certain idéal qui satisfaisait leurs aspirations et rendait leur vie plus riche. Les valeurs universelles de Paul Lin et de Paul Brennan, comme celles d'autres de leurs condisciples marqués par l'enseignement de Lin, ont toutes été confirmées, infirmées ou ajustées au fil du développement de leur rapport avec la Chine — un rapport souvent nourri par des contacts de nature privée et personnalisée.

Les universités ont ainsi contribué à améliorer la compréhension de la Chine au sein de la population canadienne, à un moment où les relations diplomatiques entre le Canada et la Chine n'étaient pas encore rétablies. Les universités favorisaient objectivement le dialogue entre les deux pays. Elles pouvaient constituer un environnement marqué par les courants de l'époque, notamment le nationalisme québécois et le socialisme, mais pouvaient aussi fournir un espace apolitique aux acteurs étatiques pour négocier sur un pied d'égalité en période de tension intergouvernementale, notamment pour réfléchir à des échanges commerciaux. Au-delà de leurs fonctions académique et diplomatique, les universités ont permis de bâtir des ponts culturels et émotionnels qui continuent d'influencer les interactions internationales, interculturelles et interpersonnelles entre le Canada et la Chine. Alors que les relations sino-occidentales traversent une période de tension accrue, l'histoire des « zones de contact » universitaires offre des exemples précieux sur la façon dont les universités peuvent contribuer à un dialogue global plus nuancé et constructif.

À l'occasion du 50^e anniversaire des relations diplomatiques entre le Canada et la Chine, Henry Yu, professeur d'histoire à l'Université de Colombie-Britannique, mettait en lumière l'apport considérable de Paul Lin à ces relations bilatérales. Yu regrettait que les jeunes ne connussent plus Lin, soulignant l'importance de préserver sa mémoire. Selon Yu, « après une cinquantaine d'années d'évolution, les relations entre le Canada et la Chine font aujourd'hui face à des difficultés et à la méfiance. Il nous est d'autant plus nécessaire de tirer des leçons de l'histoire. »⁵⁸

L'interprétation contemporaine du rôle de figures comme Norman Bethune et Paul Lin dépasse la simple analyse historique. Elle fonctionne désormais comme un prisme révélateur du climat politique actuel, où la méfiance d'une partie des observateurs canadiens envers la Chine se cristallise autour de ces symboles. Ces acteurs historiques continuent de susciter des émotions vives et polarisées. Cette charge affective n'est pas un simple épiphénomène ; elle est au cœur de leur héritage et constitue un angle mort de la recherche actuelle. Une analyse historique approfondie gagnerait donc à se pencher systématiquement sur la résonance émotionnelle de ces acteurs auprès de ceux qui les ont côtoyés, afin de comprendre pleinement leur impact et la nature complexe des relations sino-canadiennes qu'ils ont contribué à façonner.

L'analyse du rôle des universités dans les relations bilatérales et les échanges internationaux s'est souvent centrée sur la dimension stratégique des études régionales (Area Studies) : les programmes d'études chinoises en Amérique du Nord, par exemple, ont été interprétés comme des instruments de formation des futurs diplomates, décideurs ou spécialistes chargés de définir les politiques à l'égard de Pékin. Cette approche, bien qu'importante, tend à réduire la fonction universitaire à sa seule utilité politique et à ignorer sa contribution humaine et intellectuelle plus profonde. L'université n'est pas uniquement un lieu de production de savoirs techniques ou d'expertise géopolitique : elle est aussi un espace de formation du jugement, d'élargissement des perspectives et de construction d'une sensibilité au monde. Dans ces zones de contact que sont les programmes d'études régionales, les échanges ne se limitent pas à la transmission d'informations ; ils engagent également des émotions, des curiosités partagées et des formes d'empathie. Ces circulations affectives, souvent invisibles, peuvent créer les conditions d'une compréhension réciproque plus authentique — une compréhension qui dépasse les cadres stratégiques ou les limites cognitives imposées par la politique internationale.

Notes

- 1 L'idée de « zone de contact », empruntée aux travaux de Mary Louise Pratt, réfère à un espace où des personnes et des cultures interagissent. *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation* (Routledge, 1992).
- 2 Un mouvement d'amitié avec la RPC a émergé au début des années 1950 et s'est développé à travers le monde jusqu'au début des années 1980. Des associations d'amitié ont été créées dans des pays socialistes et capitalistes. Au Québec, deux groupes d'amitiés, la Société Canada-Chine et les Amitiés Québec-Chine, ont vu le jour en 1973.
- 3 Les historiens donnent des définitions variées au terme *people-to-people diplomacy* dans le contexte chinois. Celle que l'on trouve dans la Thèse d'Alistair Shaw nous semble la plus appropriée dans l'historiographie anglophone et francophone. Selon Shaw, ce terme recouvre une gamme d'activités qui possèdent des caractéristiques différentes : l'internationalisme prolétarien ou la projection de l'image nationale et la *people's diplomacy*. Voir Alistair Shaw, « Telling the Truth About People's China » (Thèse de doctorat, Victoria University of Wellington, 2010), 53. Aux États-Unis, il désigne un programme d'échanges établi par l'administration Eisenhower pour « montrer l'Amérique sous son meilleur jour ». Annick Cizel, « Clichés d'Amérique, ou les États-Unis idéalisés à des fins de propagande (1945–1960) », *Revue française d'études américaines* 3, n° 89 (2001) : 59. Quant à l'historiographie chinoise, le terme de *min jian wai jiao* et celui de *ren min wai jiao* ont suscité des débats, voir Jianping Liu, « Zhong guo de min jian wai jiao : li shi fan si yu xue shu gui fan », *Guo ji guan cha*, n° 5 (2008) : 25.
- 4 Tom Buchanan, *East Wind. China and the British Left, 1925–1976* (Oxford University Press, 2012); Kaixuan Liu, « Le miroir chinois : les attitudes françaises face à la Chine dans les milieux politique, diplomatique, intellectuel et médiatique, de 1949 au milieu des années 1980 » (Thèse de doctorat, Institut d'études politiques de Paris, 2019); Cyril Cordoba, *Au-delà du rideau de bambou. Relations culturelles et amitiés politiques sino-suisse (1949–1989)* (Éditions Alphil et Presses universitaires suisses, 2020).

- 5 Ann-Marie Brady, *The Friend of China: The Myth of Rewi Alley* (Routledge, 2003), et *Making the Foreign Serve China: Managing Foreigners in the People's Republic* (Rowman & Littlefield, 2003).
- 6 Yang Zhang, *Leng zhan yu xue shu. Mei guo de Zhong guo xue (1949–1972) (Cold War and Scholarship. Chinese Studies in the United States (1949–1972))* (Zhong guo she hui ke xue chu ban she (Presse chinoise des sciences sociales), 2019). Voir également Yves Viltard, « Naissance de la Chine contemporaine aux États-Unis. L'archéologie d'un énoncé sinologique américain », *Perspectives chinoises*, n° 54 (1999) : 60–82; Yves Viltard, *La Chine américaine : Il faut étudier la Chine contemporaine* (Belin, 2003); Yves Viltard, « Les paradigmes à l'épreuve de l'air du temps. Quand le discours des sciences sociales sur l'exception chinoise légitimait la révolution », *Revue française de science politique* 45, n° 5 (1995) : 826–856.
- 7 Graham Johnson affirme que les études chinoises au Canada ont connu une croissance régulière, quoique modeste, reflétant les caractéristiques propres au Canada et ses objectifs limités à l'égard de la Chine. Il ajoute que « governmental initiatives of a varied nature have created a particular emphasis to Canadian studies of China, which is not marked by a distinctive ideological position and has a broadly “applied” character ». Graham E. Johnson, « The True North Strong: Contemporary Chinese Studies in Canada », *The China Quarterly* (1995), 851–866. Son constat diffère donc de celui d'Esra Vogel selon qui « in most ways, Canadian China specialists have been similar to their U.S. counterparts ». Esra Vogel, « Contemporary Chinese studies in North America: marginals in a superpower », *Asian Research Trends: A Humanities and Social Sciences Review* 4 (1994) : 193.
- 8 Avancée par Guillaume Tronchet, la notion de diplomatie universitaire désigne « l'ensemble des actions internationales et transnationales (programmes de mobilité internationale pour les professeurs et les étudiants, politiques d'accueil d'étudiants et de professeurs étrangers, création d'antennes universitaires à l'étranger, participation à des congrès internationaux et à des manifestations universitaires internationales, échanges internationaux de publication) mises en œuvre par des individus et par des institutions qui, à quelque échelle que ce soit (locale, régionale, nationale), concourent au développement d'un ou de plusieurs établissements à caractère universitaire (facultés, universités, grandes écoles) ». Guillaume Tronchet, « Savoirs en diplomatie. Une histoire sociale et transnationale de la politique universitaire internationale de la France (années 1870 – années 1930) » (Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2014).
- 9 Michel Lacroix, « Coopération intellectuelle, internationalisme et cosmopolitisme. Philippe Roy et l'émergence du Canada sur la scène mondiale », *Bulletin d'histoire politique* 20, n° 1 (2011) : 13–30; Samy Mesli, « Le développement de la “diplomatie éducative” du Québec », *Globe* 12, n° 1 (2009) : 115–132; Bernard Pénisson, « Les commissaires du Canada en France (1882–1928) », *Études canadiennes. Canadian Studies*, n° 9 (1980) : 3–21. Voir aussi Sean Mills, *A Place in the Sun: Haiti, Haitians, and the Remaking of Quebec* (McGill-Queen's University Press, 2016); Eric Fillion, *Distant Stage. Quebec, Brazil, and the Making of Canada's Cultural Diplomacy* (McGill-Queen's University Press, 2022); Daniel Poiras, « Les ambitions internationales de l'Université de Montréal et le rôle des étudiants étrangers dans sa diplomatie culturelle (1930–1968) », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 78, n°1 (2024) : 53-79.
- 10 David Milot, « Présentation », *Bulletin d'histoire politique* 13, n° 1 (automne 2004) : 12.
- 11 Xu Guoqi, *Chinese and Americans: A Shared History* (Harvard University Press, 2014), 2.
- 12 Yves Viltard, « Naissance de la Chine contemporaine aux États-Unis », *Perspectives chinoises*, n° 54 (1999) : 60–82.

- 13 Macy Zheng, « Jiang Kanghu yu Mai Ji Er da xue dong ya xi 1930–1934 (Jiang Kanghu and the Chinese Department at McGill University 1930–1934) », *Tian Lu Lun Cong, Zhong guo yan ji utu shu guan yuan xue hui xue kan* 5 (2016) : 123.
- 14 Lettre de Currie à Kuyper, 14 février 1933, RG2, C69, Archives de l'Université McGill, citée dans Macy Zheng, « Jiang Kanghu yu Mai Ji Er da xue dong ya xi 1930–1934 (Jiang Kanghu and the Chinese Department at McGill University 1930–1934) », *Tian Lu Lun Cong, Zhong guo yan ji utu shu guan yuan xue hui xue kan* 5 (2016) : 115.
- 15 Su Chen et Junmin Zhao, « The Gest Chinese Research Library at McGill University, 1926–1936 », *The East Asian Library Journal* 11, n° 2 (2004) : 41–99.
- 16 À partir des années 1920, les missionnaires canadiens se sont concentrés dans les provinces du Sichuan et du Hebei. Voir Peter M. Mitchell, « The missionary connection », dans *Reluctant Adversaries: Canada and the People's Republic of China, 1949–1970*, dir. Paul M. Evans et B. Michael Frolic (University of Toronto Press, 1991), 17–40. Stephen L. Endicott, *James G. Endicott: Rebel Out of China* (University of Toronto Press, 1980) raconte l'histoire d'un des missionnaires canadiens les plus controversés.
- 17 Brian Evans, « Ronning and recognition: years of frustration », dans *Reluctant Adversaries: Canada and the People's Republic of China, 1949–1970*, dir. Paul M. Evans et B. Michael Frolic (University of Toronto Press, 1991), 148–167.
- 18 Catherine Larochelle affirme que le récit des missionnaires dans lequel les enfants chinois sont abandonnés dans la rue provoque une certaine compassion chez des enfants québécois. Toutefois, ce récit laisse entendre que la société chinoise n'arrive pas nourrir son peuple, et qu'elle a ainsi besoin de la charité chrétienne pour éliminer les pratiques barbares des infidèles. Voir Catherine Larochelle, *L'école du racisme. La construction de l'altérité à l'école québécoise (1830–1915)* (Presses de l'Université de Montréal, 2021), 261–295.
- 19 Voir Paul M. Evans, *John Fairbank and the American Understanding of Modern China* (Basil Blackwell, 1988) et David Shambaugh, « Introduction », dans *American Studies of Contemporary China*, dir. David Shambaugh (M.E. Sharpe, 1993), 3–5.
- 20 Yves Viltard, « Les paradigmes à l'épreuve de l'air du temps : quand le discours des sciences sociales sur l'exception chinoise légitimait la révolution », *Revue Française de Science Politique* 45, n° 5 (octobre 1995) : 853.
- 21 Voir Yves Viltard, « Naissance de la Chine contemporaine aux États-Unis », *Perspectives chinoises*, n° 54 (1999) : 60–82.
- 22 Voir John K. Fairbank, *China-bound* (Harper & Row, 1982); Lewis McCarroll Purifoy, *Harry Truman's China Policy, McCarthyism and the Diplomacy of Hysteria, 1947–1951* (New Viewpoints, 1976); Robert P. Newman, *Owen Lattimore and the "Loss" of China* (University of California Press, 1992).
- 23 Anthony Kubek, *How the Far East Was Lost. American Policy and the Creation of Communist China, 1941–1949* (Intercontex Publishers, 1971).
- 24 Yves Viltard, « Le cas McCarthy : Une construction politique et savante », *Cultures & Conflicts*, n° 43 (automne 2001) : 14.
- 25 Jeffrey D. Brison, *Rockefeller, Carnegie, and Canada: American Philanthropy and the Arts and Letters in Canada* (McGill-Queen's University Press, 2005).
- 26 Yang Kuisong, « Zhong mei he jie guo cheng zhong de zhong fang bian zou. San ge shi jie li lun ti chu bei jing tan xi » (China's Reorientation during the Process of Sino-American Rapprochement: An Inquiry into the Background of Mao Zedong's Issuance of the "Three Worlds" Theory), *Leng zhan guo ji shi yan jiu* (*Cold War International History Studies*), n° 4 (2007) : 4–5.
- 27 Yang Kuisong, « Zhong mei he jie guo cheng... » (China's Reorientation during the Process of Sino-American Rapprochement: An Inquiry into the Background of Mao Zedong's Issuance of the "Three Worlds" Theory), *Leng zhan guo ji shi yan jiu* (*Cold War International History Studies*), n° 4 (2007) : 1–24.

- 28 Mao Zedong, « In Memory of Norman Bethune », Selected Works of Mao Tsu-tung, English Edition, vol. II (Foreign Languages Press, 1965) : 227–228.
- 29 Elliott, « Observations on Medical Science and Education in the People's Republic of China », *CMAJ*, 9, 92 (1965) : 73–76.
- 30 B. Michael Frolic, « Reflections on the Role of Canadian Scholars in Canada-China Relations », *The Journal of American-East Asian Relations* 20, n° 2/3 (2013) : 287–288.
- 31 Graham E. Johnson, « The True North Strong: Contemporary Chinese Studies in Canada », *The China Quarterly* (1995) : 856.
- 32 Thomson, Walter C. MacKenzie et Peart, « A Visit to the People's Republic of China », *CMAJ*, 97, n° 12 (1967) : 354.
- 33 Traduction de l'auteure. « Jia yi wu jie shang ceng zhua Bai Qiu'en zhe mian qi zi. » *Qing kuang jian bao*, di 16 hao. *Zhong hua yi xue hui, yi jiu qi san nian si yue er shi jiu ri, jie dai jia na da yi xue dai biao tuan jian bao, di san qi* (Note d'information, no 16, Association médicale chinoise, 29 avril 1973, note d'information sur la réception de la délégation médicale canadienne, no 3), B242-3-413, Archives de la ville de Shanghai. Dans ce document, on lit aussi : « Avant la visite, le ministre canadien des affaires étrangères a rencontré le groupe et lui a demandé de se rendre sur la tombe de Bai Qiu'en à Shijiazhuang. À leur arrivée à Shijiazhuang, les membres du personnel canadien ont déclaré que Bai Qiu'en était un honneur pour les médecins canadiens. »
- 34 L'article, dont le périodique de publication n'a pas pu être identifié, est conservé dans le fonds d'archives Bethune Foundation (P132, Université McGill, Osler Library of the History of Medicine). Il est daté du 9 novembre 1972 et signé « Canadian Press ».
- 35 Denis Lazure, *Médecin et citoyen : souvenirs* (Boréal, 2002), 106.
- 36 Dans une lettre adressée au premier ministre Pierre Elliott Trudeau, Hazen Sise, président du Bethune Memorial Committee (il avait été assistant de Bethune en Espagne) soulignait que le Canada tardait à reconnaître la valeur de « ce grand Canadien », davantage célébré en Chine qu'au pays même. Évoquant « les anciens amis et les innombrables admirateurs du Dr Bethune », cette correspondance met en évidence l'existence d'un cercle de témoins directs et de sympathisants mobilisés pour préserver sa mémoire. Lettre de Hazen Sise à Pierre Trudeau, 20 janvier 1972. Université McGill, Osler Library of the History of Medicine, Fonds Bethune Foundation (P132).
- 37 Membre du Bethune Memorial Committee, Paul Lin explique : « The purpose of the Committee, which we hope will have a nationwide representation, is to perpetuate the memory and spirit of Dr. Bethune in all appropriate ways including the fostering of exchanges and friendship between the People's Republic of China and Canada. » Lettre de Paul Lin au Service, 30 novembre 1971. Université McGill, Osler Library of the History of Medicine, Fonds Bethune Foundation (P132).
- 38 Lettre d'Allan Elliott à Joseph Needham, 6 avril 1968. Université McGill, Osler Library of the History of Medicine, Fonds Kenneth Allan Caldwell Elliott (P164), boîte 11, dossier 104.
- 39 Lettre de Pierre Trudeau à Hazen Sise, 28 janvier 1972. Université McGill, Osler Library of the History of Medicine, Fonds Bethune Foundation (P132).
- 40 Voir la biographie de Paul Lin : Paul T.K. Lin et Eileen Chen Lin, *In the Eye of the China Storm. A Life between East and West* (McGill-Queen's University Press, 2011).
- 41 « Centre for East Asian Studies. McGill University. Report of the Director for the Academic Year 1968–69 », 12 mai 1969. Lin Papers, boîte 18, dossier « 1968–69, PL's report as Director for McGill's Centre for East Asian Studies. 1960's lecture notes for PL's various Chinese history courses ».
- 42 Paul Brennan, « Paul Lin's Influence on a generation », dans *In the Eye of the China Storm. A Life Between East and West*, 290.
- 43 Tom Perlmutter, « Beatty Lecturer: Dr. Han Suyin Delivers Shock Treatments », *McGill Reporter*, 18 novembre 1968. Les conférences de Han Suyin détruisent le mythe du « the rational, objective scientist of the West ».

- 44 Paul Brennan, « Paul Lin's Influence on a generation », dans *In the Eye of the China Storm. A Life Between East and West*, 290.
- 45 Lin Papers, boîte 18, dossier « 1968–69, PL's report as Director for McGill's Centre for East Asian Studies. 1960's lecture notes for PL's various Chinese history courses ».
- 46 Yan Liang, « Paul-Takuang Lin et les relations entre le Canada et la Chine », Radio-Canada International, 2023, <https://ici.radio-canada.ca/rci/fr/nouvelle/1948204/reportage-paul-ta-kuang-lin-canada-chine-pierre-trudeau>
- 47 Lin et Chen Lin, *In the Eye of the China Storm. A Life Between East and West*, 288–289.
- 48 Lin et Chen Lin, *In the Eye of the China Storm. A Life Between East and West*, 12.
- 49 « China, Canada and the United States » (luncheon Address to the Empire Club, Toronto, February 20, 1969) », Lin Papers, boîte 18.
- 50 James Putzel, « The passing of an era: Sam Noumoff dies at 79 », *McGill Reporter* (1 décembre 2014).
- 51 Le chapitre IX aborde la surveillance de la Gendarmerie royale du Canada vis-à-vis des « Lins », alors que le chapitre X traite du décès suspect du fils de Lin. Lin et Chen Lin, *In the Eye of the China Storm. A Life Between East and West*, 122–130 et 131–141.
- 52 Paul Brennan, « Paul Lin's Influence on a generation », dans *In the Eye of the China Storm. A Life Between East and West*, 290.
- 53 La conclusion de ce programme d'échange entre le Canada et la Chine était le résultat de près d'un an de négociations. Avant la reconnaissance diplomatique de la Chine par le Canada, les établissements d'enseignement canadiens, notamment l'Université de Toronto et l'Université McGill, souhaitaient établir un échange d'étudiants. Ces espoirs ont été exprimés de manière officielle lors de la visite en Chine, en août 1972, de Mitchell Sharp, secrétaire d'État aux affaires extérieures du Canada. Le communiqué publié à l'issue de ses entretiens avec le Premier ministre chinois Zhou Enlai et le ministre des Affaires étrangères Ji Pengfei fait état de l'intention des deux parties de rendre possibles des échanges d'étudiants. Toutefois, le gouvernement du Canada n'était pas prêt à financer tous les échanges des étudiants canadiens dans le cadre d'un tel programme. Par l'intermédiaire de l'Association of Universities and Colleges of Canada (AUCC) et de la Société canadienne d'études asiatiques, il a donc cherché des universités prêtes à parrainer des étudiants. En définitive, dans le cadre de ce programme, McGill a parrainé cinq étudiants, l'Université de Toronto, trois, l'Université York, deux, et le gouvernement du Canada, dix. En d'autres termes, un groupe de dix étudiants sur vingt a été sélectionné par concours national et a pu inclure des étudiants de diverses institutions et universités canadiennes, tandis que les universités McGill, de Toronto et York jouissaient du privilège de ne sélectionner que leurs propres étudiants, voir : Brian Evans, « The China-Canada Student Exchange: The First Twenty », *Pacific Affairs* 49, n° 1 (printemps 1976) : 93–101.
- 54 Également connue sous le nom de « Grève du 7 février », la grève des cheminots du chemin de fer Jing-Han (qui relie Pékin à Wuhan) est un événement majeur de l'histoire du mouvement ouvrier chinois dans les premières années de la République de Chine.
- 55 Paul Brennan, « Paul Lin's Influence on a generation », dans *In the Eye of the China Storm. A Life Between East and West*, 289.
- 56 Il convient de mentionner les noms de plusieurs autres étudiants de Lin devenus des personnalités influentes dans la société canadienne dans divers domaines (milieux universitaires, affaires, journalisme, etc.) : Jules Nadeau, Gervais Lavoie, John Price, Margaret McGregor et Jan Wong.
- 57 Les milieux d'affaires ont réagi positivement à la création du CEAS. À leur demande, des activités comme la « China Consultation » ont été organisées pour réunir des observateurs de la Chine issus de divers horizons. Parmi eux, Cyrus Eaton, ayant lu un article de Paul Lin dans le *Globe and Mail* du 21 juin 1969, a invité la famille de Lin à un weekend de discussions sur sa ferme de Deep Cove, en Nouvelle-Écosse. Sous les

auspices d'Eaton et de Lin, la « China Consultation » s'est tenue en 1969 à l'Université McGill. Le commerce et la réouverture de canaux commerciaux entre les États-Unis et la Chine étaient au centre des débats. Cyrus Eaton a mis de l'avant le potentiel du marché chinois, fort d'environ 800 millions d'habitants, et a souligné que les Chinois aspiraient à des niveaux de vie comparables à ceux des Occidentaux. Selon Eaton, le président des États-Unis, Richard Nixon, était plus attentif aux échanges commerciaux que ses prédécesseurs, ce qui pouvait permettre aux milieux économiques de favoriser une révision des politiques américaines à l'égard de la Chine.

- 58 Yan Liang, « Paul-Takuang Lin et les relations entre le Canada et la Chine », *Radio-Canada International*, 2023, <https://ici.radio-canada.ca/rci/fr/nouvelle/1948204/reportage-paul-ta-kuang-lin-canada-chine-pierre-trudeau>